

Raymond Matabosch

Contes fables &
légendes au Pays
du Couchant lointain

Mythes et légendes du Maroc



Raymond Matabosch

Contes, fables
& légendes au Pays
du Couchant lointain

Mythes & légendes du Maroc

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-332-46012-7

Dépôt légal : octobre 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Sommaire

Préface	7
Avant propos : Les Mille et Une Nuits.....	11
– Les filles du paysan	15
– L’enterrement de Nourédine	23
– Parfum d’égout	27
– Désirs.....	31
– Le soleil et l’ouragan.....	35
– L’ambition excessive tue les hommes.....	39
– Le moineau et son ciel.....	43
– Le fqih et le berger	47
– Lucien et le fqih.....	51
– Crainte de la colère.....	65
– Les trois poissons	69
– Les amis.....	75
– L’homme sage	79
– La légende du Sahara	81
– Ahmed et les bêtes sauvages	83

– La mule et la corde invisible.....	89
– Le mouchoir du mendiant.....	97
– Le cœur d’une mère	105
– L’homme, le lion et l’ours	109
– Le fourneau en terre cuite	113
– Medghasen et Tislanzar	121
– La jeune fille et l’arbre	129
– La flamme derrière une vitre	139
– La calebasse enchantée	149
– La jeune fille et le ghoul	153
– La fille du charbonnier.....	157

Préface

Si este libro no estuviera firmado por mi amigo y colega Raymond Matabosch, hubiese jurado que el autor no era europeo, sino árabe, ya que, son unos narraciones puramente árabes o beréberes, porque son unos genuinos cuentos de nuestra tradición oral impregnados de humanidad, musicalidad, colorido tradicional con su moraleja social e histórica de las narraciones cotidianas de nuestros típicos zocos o alcazabas contados durante siglos desde oriente medio hasta Andalucía.

Esto es debido a que nuestro autor Raymond Matabosch conoce perfectamente nuestra cultura, idiosincrasia y modus vivendi así como nuestra forma de narrar.

Esta amalgama la adquirió y fue fruto de sus numerosos viajes y estancias en nuestro país. Su estrecho contacto con los nativos de nuestras cábilas de los valles, montañas y de nuestro Sahara donde sus agudos oídos y su pictórica retina le han servido junto a su integración social para acumular en su mente

estas vivencias para después traducirlas y plasmarlas en su lengua materna.

Lo que le sirvió para la confección literaria de otros magníficos cuentos.

Mi enhorabuena a mi querido amigo por este recién nacido deseándole éxito y continua creatividad para que el pabito de nuestra vela común nunca se apague entre las dos orillas del « Mare Nostrum. »

Mohamed Sibari, poeta y escritor.

Si ce livre n'était pas signé par mon ami et collègue Raymond Matabosch, j'aurais juré que l'auteur n'était pas européen, mais arabe, car ce sont des récits purement Arabes ou Berbères, des authentiques contes de notre tradition orale imprégnés d'humanité, de musicalité, et empreints de couleur traditionnelle avec leur moralité sociale et historique ; des histoires quotidiennes, de nos typiques souks et des forteresses, contées durant des siècles, depuis le Moyen Orient jusqu'en Andalousie.

La raison en est que notre auteur, Raymond Matabosch, connaît parfaitement notre culture, idiosyncrasie et modus vivendi, tout autant qu'il maîtrise notre manière de raconter.

Ce syncrétisme, il l'a acquis au cours des nombreux voyages et séjours qu'il a fait dans notre pays et il en est le fruit.

Son contact étroit avec les indigènes de nos kabilas des vallées, des montagnes et de notre Sahara où ses fines oreilles et sa picturale rétine lui ont servi, unies à son intégration sociale, pour accumuler, dans son

esprit, ces expériences pour, ensuite, les traduire et les réécrire dans sa langue maternelle.

Ce qui lui a servi à la confection littéraire de magnifiques contes.

Mes félicitations à mon cher ami par ce nouveau-né. Et je lui souhaite succès et créativité continuelle afin que la mèche de notre bougie commune ne s'éteigne jamais entre les deux rives de la « Mare Nostrum. »

Mohamed Sibari, poète et écrivain.

Traduction en Français : Abdelouahid Bennani.

Avant propos :

« Les Mille et Une Nuits »

Les Mille et Une Nuits, l'orgueil de la littérature arabe et le chef-d'œuvre pour toutes les autres depuis bien des siècles, continue à inspirer les nouveaux écrivains comme il a inspiré les plus anciens. L'Arioste, Boccace, Hoffman, Kipling, Selma Lagerlof, Karen Blisxen... ne s'en sont pas privés. Raymond Matabosch non plus. Il en a puisé le style poétique, fantastique et merveilleux. Ses personnages portent le Haik, le voile, le turban ou le tarbouche comme les porteraient Ali, Isaac ou Raymond.

Tous les ingrédients, tous les arômes du conte sont présents et il ne manque ni prince, ni fée, ni mendiant pour caricaturer le monde réel afin de nous offrir l'évasion que nous ne trouvons que dans le rêve. Des contes anonymes arabes, berbères, soufis. D'autres inspirés et adaptés d'Al Qalyubi et de Ibn Quatayba.

Raymond Matabosch le conteur est si différent de Raymond Matabosch le poète. Si ses « *Chemins de déperdition* », ouvrage que j'ai eu la joie et l'honneur de préfacer, sont de longs chemins qui serpentent les plus hautes des montagnes, les plus actifs des volcans, les tremblements les plus dévastateurs, les menaces les plus probables dans l'immédiat, ses Contes, Fables et Légendes au Pays du Couchant lointain, eux, nous mènent aux pays lointains dont rêvent tous les hommes, nous portent sur les ailes de l'imagination dans la cour d'Errachid, exorcisent nos fantasmes les plus profonds, les plus enfouis, les plus beaux de nos fantasmes.

L'ouvrage compte une vingtaine de fables et de contes où les animaux prennent l'apparence des hommes, où le vice et la vertu se livrent de durs combats et où le lecteur, retrouvant son enfance passée, s'identifie avec tel ou tel personnage, selon son bon vouloir.

C'est dire que les contes de Raymond Matabosch, avant même leur parution, suscitent surprise et enthousiasme.

Surprise pour tous ceux qui lurent des extraits de son ouvrage sur le site Poetas Sin Fronteras, ignorant sans doute sa vocation de voyageur, se demandant comment il sait tant de choses sur le Maghreb Al

Aksa, le Maroc, pour peindre, décrire avec une incroyable fidélité les moindres coins et recoins utiles pour le décor de ses contes, pour transcrire des paroles rapportées des personnages autochtones avec un langage que seuls les natifs de la belle Afrique manient de la sorte.

Enthousiasme de la part de ses amis écrivains et poètes sur la terre du Royaume Chérifien tels que maître Mohamed Sibari, Mustafa Bouhsina, Moulay Ali Filali et bien d'autres qui applaudirent à la lecture de ses Fables et Contes où rien n'a été laissé au hasard. Nos habitudes, us et coutumes sont si bien illustrés par Raymond Matabosch qu'ils dépassent Voltaire en personne qui n'a rapporté, lui, qu'une pâle image des marocains du dix septième siècle dans son conte philosophique Candide, où ils n'étaient que des vulgaires pirates ayant attaqué le navire de la fille du Pape et massacré tout l'équipage.

Je prédis un grand succès à cet ouvrage digne des grands conteurs qui ont su tenir en haleine toutes les civilisations du monde en leur inculquant le savoir faire et le savoir être par les abondants moralités, symboles et philosophies.

**Abdelouahid Bennani,
poète, traducteur et écrivain.**

Les filles du paysan

Anonyme arabe

Il était un temps dans le temps, dans le petit Ksar Oulad Aïcha, sur la route menant de Merzouga à Taouz, un paysan, appelé Moussa, avait deux filles : Naseerah et Salamah.

La fille aînée, Naseerah, était égoïste, égocentrique, individualiste, ingrate, avare et imbue de sa personne, les mots pour la décrire, telle elle était, n'ayant aucun sens quant à sa personnalité, à son comportement et à ses attitudes inanes, absurdes et ineptes.

Salamah, sa cadette, par contre, était généreuse, bonne et tous les jours, sans se soucier des conditions climatiques qui pouvaient affecter la région, elle accompagnait son père au marché pour vendre les fruits cueillis dans ses champs.

Les temps ayant passé, le grand âge chantant ses louanges, vint un jour... Moussa, usé par le travail, alité, pris par les fièvres, se décida à appeler, près de lui, dans sa chambre, ses deux filles. Avec des mots

simples, des mots de paysan connaissant son avenir, il leur dit :

« Sous quelques jours j'aurais un âge mémorable et je suis aux portes de la mort. Comme vous le savez je n'ai pas une grande succession, à l'exception d'une petite palmeraie et de vergers, quelques centaines de plants, de mandariniers et d'orangers, à vous léguer. Donc j'ai décidé de diviser en deux parties égales mes misérables arpents de terre sur lesquels nous avons vécu depuis votre naissance : Une pour Naseerah, l'autre pour Salamah. J'ai le souhait que vous les conserviez et que vous les cultiviez parce que ces champs sont des biens immémoriaux acquis par nos ancêtres, au temps de Muhammad le prophète bien aimé, et notre seule et unique subsistance. Qu'Allah, notre Dieu créateur, omniscient, subsistant par lui-même et inébranlable, soit Tout-puissant et veuille que vous ne les vendiez pas. »

Ces paroles, à peine balbutiées, Moussa rendit son âme au Maître suprême et les deux sœurs, mortifiées, de longues journées interminables, pleurèrent de tristesse.

Les jours passaient et Salamah continuait à cultiver sa part de terre et allait tous les jours au marché comme son père le faisait de son vivant.

Au contraire, Naseerah, malgré ce que son père lui avait dit, avait vendu sa part d'héritage à Sidi Halabî qui était l'homme le plus riche du ksar.

Un soir, Salamah revenant à la maison après une dure journée de labeur, y avait retrouvé sa sœur assise

devant un miroir. D'un ton de reproche, elle lui avait dit :

« J'ai su que tu as vendu ta part de terre que père t'a laissée en héritage, à Sidi Halabî. Pourquoi as-tu trahi la parole, à lui, donnée le jour même de sa mort ? »

– C'est simple à comprendre ma chère sœur ! », lui répondit Naseerah, « Sous quelques jours le maître du ksar choisira femme. Avec l'argent que m'a payé Sidi Halabî, pour les quelques arpents de mauvaise glèbe que je lui ai vendu, je m'achèterai robes et bijoux par dizaines, les uns plus beaux que les autres, et ainsi je serai la plus belle femme du ksour. Alors, il n'y aura pas de doute, le maître me choisira pour ma richesse et je convolerai, avec lui, en justes noces. Ainsi je deviendrai la femme la plus influente du ksar. Et même toi, ma sœur, tu me devras le respect. »

Les deux sœurs s'étrépaient en paroles quand Salamah entendit un cri et le dit à sa sœur :

« As-tu entendu crier ? »

– Non, Salamah, je n'ai rien entendu » lui avait répondu Naseerah.

« Je crois que la voix venait de derrière cet arbre. Quelqu'un aurait besoin de notre aide. »

Les deux sœurs coururent vers l'endroit d'où provenaient les cris. Quand elles y parvinrent, elles découvrirent un lutin qui était tombé au fond d'un trou. Et le génie s'époumonait :

« Au secours... ! Au secours... ! Je vous en supplie, sortez-moi d'ici ! »

– *Tranquillisez-vous... »*, lui dit Salamah, *« Nous vous sortirons de votre trou dès que nous le pourrons. »*

Et la jeune fille courut jusqu'à la grange toute proche et revint, bien vite, avec une échelle qu'elle fit glisser lentement dans la cavité où gisait le lutin.

Naseerah dit, alors, à sa sœur :

« Ce fou ne peut même pas monter tout seul ? Et moi, je ne descendrai pas au fond de ce trou pour aller l'y chercher car ma robe se salirait. Descends-toi, si tu veux. »

Sans aucune hésitation, Salamah descendit dans les profondeurs de l'obscurité. Quelques instants après, le lutin accroché à son dos, elle en ressortait. Son visage était maculé de terre et sa robe toute crottée mais elle avait le sourire aux lèvres, heureuse d'avoir rendu service.

« Merci... », dit le lutin, *« En vérité, toutes les deux, vous êtes de bonnes filles. Et pour cela, je veux vous en remercier et offrir, à chacune de vous, un cadeau. Mais j'ai un problème car un des cadeaux est mieux que l'autre »*, poursuivit le farfadet tandis qu'il montrait deux caissettes. *« Dans la plus grande des caissettes, il y a cent monnaies d'or et dans la petite il y a cent épis. Et je ne peux pas choisir pour vous.*

– Je le peux, moi... car la réponse est toute justifiée. », dit Naseerah, *« Alors que ma sœur cadette était en train de me sermonner, sans aucune raison, j'ai entendu tes appels. Sans attendre, je suis sortie et, comme Salamah ne voulait pas me suivre, je l'en ai obligée. C'est grâce à moi que nous avons pu t'arracher du trou dans lequel tu étais tombé et te*

soustraire au grand danger que tu courrais. Pour cela, c'est moi qui choisirais, en premier, le cadeau. Et c'est justice qui me sera rendue.

– *Alors, choisit une caissette* », lui répondit le lutin.

Gorgée d'envie et de désir, Naseerah s'accapara la grande caissette, et, celle-ci à peine ouverte, elle lança un un cri de joie en découvrant les cent pièces d'or.

« Avec cet argent j'achèterai la robe la plus belle et la plus chère du ksour et quand le maître du ksar me verra si bien vêtue, me reconnaissant comme la plus belle des filles, il se mariera avec moi », s'exclama-t-elle.

Alors le lutin offrit la petite caissette contenant les cent épis, à Salamah qui, radieuse du cadeau reçu, dit :

« Je vais me dépêcher de préparer la terre et cet après-midi je les sèmerai. »

Et Salamah, s'équipant d'une bêche et d'un râteau, sa petite caissette sous le bras, se dirigea vers ses champs afin de retourner la terre et, ainsi, de l'ensemencer sans retard.

Par contre Naseerah, pressée d'acquérir la plus belle des robes Haute Couture, était déjà arrivée, sur la place du marché, au cœur du Ksar Oulad Aïcha. Elle s'extasiait, dans le magasin de vêtements, devant des voiles dorés et incrustés de pierres, et des caftans, une tenue idéale en toute circonstance, parés d'organdi, de soie, de dentelles, de broderies, de brand-de-bourg et de fil d'or, de véritables ravissements.

Après de longues heures d'hésitations et de multiples essayages, son choix définitif s'était porté sur deux takchitas, l'une en satin brodé argent, avec voile et hijab, et l'autre en tissus précieux, satin et brocards, fente sur le côté et fleur noire brodée sur le buste, les plus jolies, sans aucun doute, pour plaire au maître du ksar. Le commerçant, les ayant soigneusement pliées, avait déjà emballé les précieux achats. Naseerah s'appêtait à en régler, elle fille d'un paysan peu fortuné de son vivant, leur prix exorbitant.

Mais elle possédait une cassette contenant cent pièces de monnaie d'or, une véritable fortune qui lui aurait permis, s'il elle en avait eu le souhait, de remplir sa garde robe.

Alors, avec mille précautions, prenant des airs alambiqués, elle daigna ouvrir son précieux coffret. Quelle ne fut sa surprise et sa grande déception ! Comme par magie, les cent monnaies d'or s'étaient transformées en cent rondelles de bois.

Prise de colère et couverte de déshonneur, les yeux exorbités et les lèvres écumantes, elle jeta, avec une violence inouïe, la caissette sur la tête du commerçant. Tout en insultant et en invectivant le pauvre homme qui n'était strictement pour rien dans la triste mésaventure, Naseerah sortit du magasin en claquant et faisant voler en éclat la malheureuse porte.

Elle vit le lutin, installé à la terrasse d'un café, buvant un thé à la menthe. Vraie mégère, elle courut vers lui et lui lança :

« Tu es un exécrationnel lutin puisque tu n'as pas hésité, un seul instant, à me tromper. »